

En guise d'avant-propos

Pierre Lefebvre

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2008). En guise d'avant-propos. *Liberté*, 50(4), 7–11.

En guise d'avant-propos

Pierre Lefebvre

Il nous paraissait bien évidemment impensable de ne pas faire entendre en ces pages qui lui sont consacrées la voix même d'Arthur Buies. La raison toute première est que cette voix est encore peu familière à la plupart d'entre nous et que de vous entretenir de lui sans boussole ou port d'attache nous apparaissait aberrant. De plus, ses textes sont du domaine public, donc libres de droit, et de surcroît peu diffusés. Il aurait été odieux de s'en priver.

C'est sur le prologue à ses *Petites chroniques pour 1877* que notre choix s'est arrêté. Bête question de préférence, je l'avoue, l'œuvre de Buies comportant un grand nombre de portes d'entrées. Celle-ci, pourtant, nous semblait des plus jouissives, des plus suaves et des plus fortes. À cela s'ajoute que Buies y aborde notre littérature, question chère à notre cœur comme à notre esprit, et que ce texte fait ses vingt-cinq bonnes pages ; il nous semblait important de ne pas être chiches et de proposer un extrait suffisamment copieux pour que l'on soit à même de constater la teneur de l'homme.

Cela dit, il y a quand même quelque chose d'incongru, si ce n'est même d'humiliant, dans le fait d'avoir à présenter Arthur Buies dans une revue culturelle québécoise. D'une certaine manière, c'est comme s'il nous fallait présenter Herman Melville ou Nathaniel Hawthorne à un public américain. Je n'entends bien sûr pas par là que l'ensemble de la population américaine a lu et relu à satiété ces auteurs-là, mais une bonne part des Américains savent à peu près que *Moby Dick* et *The Scarlet Letter* existent et, si pour une obscure raison quelqu'un là-bas sentait monter en lui le désir de les lire, il les trouverait facilement en version intégrale dans des éditions de poche. De plus, si jamais l'envie perverse d'aller plus loin se manifestait, dénicher le restant de leur corpus respectif ne serait en rien une tâche insurmontable. La raison, il faut le dire, en est simple : les Américains ont su faire de Melville et de Hawthorne

ce qu'ils sont, soit des fondateurs de leur littérature. C'est, en effet, avec ces deux-là que les États-Unis s'arrachent enfin aux modèles britanniques de même qu'européens en général, jugés alors indépassables, et qu'une voie, une manière, typiquement américaine se met peu à peu en place dans leurs lettres.

Je sais parfaitement que ce genre de comparaison n'est jamais adéquate, mais il ne me semble pas irréfléchi d'affirmer qu'Arthur Buies, à l'instar de Melville et de Hawthorne, s'avère un pionnier à l'origine d'une rupture littéraire d'avec la mère patrie. Contrairement à la trop grande part de ses contemporains, Buies, en effet, ne singe pas. Alors que l'essentiel de ce qui sait tenir une plume à ce moment-là passe le plus clair de son temps à appliquer maladroitement des formes qu'il ne maîtrise pas à des réalités locales qui ne sont pas tant vues que fantasmées, Buies, pour sa part, prend la parole. Lui qui a séjourné en Europe et qui a pour modèles affichés Victor Hugo et Chateaubriand a pourtant su s'arracher à leur trop grande force d'attraction et se trouver un ton, un style qui lui soit propre, un rythme, une langue surtout, qu'aucun francophone né ailleurs ne saurait utiliser de la même façon. L'exploit n'est quand même pas insignifiant.

Or, malgré ça, Buies demeure, encore aujourd'hui au Québec, un auteur trop confidentiel. Même dans le cercle restreint des soi-disant lettrés, c'est pour dire, on l'a souvent peu ou pas lu. Et, comme si on se plaisait à ajouter l'insulte à l'injure, son œuvre, mis à part l'anthologie publiée en format poche dans la Bibliothèque québécoise, n'est pas particulièrement présente sur les tablettes de nos librairies. Le serait-elle, de toute façon, que ça ne changerait sans doute pas grand-chose tant il est difficile, comme on le sait, d'avoir envie de ce dont on ignore l'existence.

Ainsi, ce qui m'inquiète le plus quand je pense à Buies est le fait brutal qu'il fasse si peu partie de notre paysage littéraire et intellectuel. Tout se passe comme si les conservateurs de tout poil qui, tout au long de sa carrière, ont tenté de le museler étaient aujourd'hui les dépositaires de son héritage. Le mot d'ordre à son sujet semble être, à tout le moins, le même qu'alors : faisons tout ce qui se trouve en notre pouvoir pour qu'il sombre dans l'oubli.

La chose, je l'avoue, ne cesse de m'étonner. On pourrait, en effet, se dire avec raison que passer sa vie à s'attaquer aux divers carcans du Canada français suffirait à quiconque pour trouver une place de choix dans la mémoire d'un Québec si béatement heureux d'avoir su échapper à sa Grande Noirceur. Dans la mesure où le passage de Canadiens français à Québécois est considéré comme notre grande victoire historique, conserver ne serait-ce qu'un minimum de respect pour les divers coups de butoir qui nous ont amenés jusqu'ici ne me semble pas trop demander.

Bien sûr, la première raison qui peut venir à l'esprit pour expliquer cette amnésie est le genre même qu'Arthur Buies a choisi de privilégier, soit la chronique. Il est sans aucun doute tentant de se dire que, si le chroniqueur avait plutôt décidé de se mettre au roman, son héritage ne serait pas le même, bien que sur ce point je serais prêt à gager qu'Albert Laberge, l'auteur de *La Scouine*, trouverait quelque chose à redire. Les chroniques de Buies, pourtant, faisaient alors, et continuent à faire pour le lecteur d'aujourd'hui, plus pour la littérature que l'essentiel des romans et poèmes de ses contemporains comme de ses prédécesseurs. On aurait tendance à penser que cent cinquante années suffisent à départager le bon grain de l'ivraie, mais il semble que non. Que voulez-vous, comme disait Jean Chrétien.

Mais cela n'explique pas tout. L'oubli dans lequel a sombré Buies n'est pas non plus dû uniquement au caractère insaisissable de la vie de l'homme, celui-ci luttant aux côtés de Garibaldi contre la papauté pour devenir par la suite disciple et secrétaire de notre curé Labelle, avec pour résultat que la droite comme la gauche hésitent à lorgner de son côté. Sa marginalité se comprend ainsi peut-être par le fait que Buies ne s'est pas tant, finalement, attaqué au Canada français, à son clergé, à ses élites, ses écrivains et ses gouvernements qu'à ce qui les soutenait, les sous-tendait, soit un labyrinthe souterrain où grouillent l'inquiétude, l'arrogance et la mesquinerie de même que la suffisance et la bêtise. C'est peut-être là que se trouve l'explication à son exil de notre mémoire, parce que, pour un lecteur d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement un Canada français maintenant disparu que

ses chroniques pourfendent, mais encore le Québec contemporain dans lequel nous vivons. Si bon nombre de ses attaques nous font grincer des dents, c'est essentiellement parce que ce qu'elles dénoncent nous mine encore sans que nous osions nous l'avouer. Voyez plutôt :

Le Canadien a une horreur singulière pour toute expression nette et claire de la pensée ; de là les ambages, les entortillements et les enchevêtrements de bouts de phrases les uns dans les autres. Dans ce pays, il n'y a rien de précis, d'arrêté, de formel. L'à-peu-près est la règle ; il est la forme convenue en toutes choses, dans les affaires, dans les procédés, dans les relations, comme dans la langue. On ne cherche pas à faire « bien », mais à faire « assez bien pour que ça passe ». Il en résulte que l'art, en une matière quelconque, n'existe point¹...

Si nous avons affaire à une population qui eût quelque teinte des choses publiques, si des arguments pouvaient arriver jusqu'à elle, s'il y avait conflit de vues et d'opinions sur la manière d'atteindre le but, on pourrait varier les expériences ; mais en présence d'un peuple qui se tient devant une idée comme une bête à corne devant un chemin de fer, il n'y a qu'un moyen, c'est de le prendre par le chignon du cou, le jeter dans le char à bétail, et maintenant file².

Ah ! Vous frémiriez, vous, Français, si je vous disais que le nom de la France, si cher au peuple canadien, que cette nationalité pour laquelle il combat depuis un siècle, et qu'il a payée parfois du prix de l'échafaud, ne sont, entre les mains de ce pouvoir et des politiciens qu'il façonne à son gré, qu'un moyen d'intrigue et de basses convoitises. Vous frémiriez d'apprendre que ce mot de nationalité, qui renferme toute l'existence d'une race d'homme, n'est pour eux qu'un hochet ridicule avec lequel on amuse le peuple pour mieux le tromper³.

1. Arthur Buies, *Anthologie*, sous la dir. de Laurent Mailhot, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahier du Québec », 1978, p. 215.

2. *Ibid.*, p. 237.

3. *Ibid.*, p. 139.

L'obsession nationale comme miroir aux alouettes, la pauvreté, quand ce n'est pas l'absence, des débats publics, le festival constant de l'improvisation à la petite semaine, lire Buies semble revenir à plonger dans les récits de voyages de Jacques Cartier pour constater que le scorbut fait encore, chez nous, des ravages. On peut toujours comprendre, sans toutefois les excuser, ceux qui préfèrent détourner le regard plutôt que de plonger les doigts dans la plaie.